

Sombre réalité

Cela faisait déjà bientôt deux heures que je me trouvais seul face à moi-même. Confronté à mes problèmes, à mes cauchemars, à mes crimes. On m'accusait de meurtre, pourtant j'étais innocent, je le savais, je l'espérais. Je m'appelle Laurent Beaumont, j'ai trente-cinq ans et je suis en garde à vue pour avoir tué une femme, Cécile Latour.

J'habitais dans une maison située à Clermont-Ferrand dans laquelle je vivais seul. Je n'avais pas de femme, pas d'enfant, pas d'animaux, je n'avais pas le temps pour ça. Je passais la plupart de mes journées au travail, à l'hôpital Gabriel-Montpied où j'étais chirurgien. J'adorais mon travail, soigner, opérer, sauver des vies, tout cela m'épanouissait et me rendait heureux. Je savais déjà que je passerais ma vie là-bas, dans cet hôpital. J'étais très renommé dans la région, on faisait souvent appel à moi pour de lourdes opérations, les gens faisaient des kilomètres pour venir se faire soigner dans cet hôpital, j'étais connu et j'aimais ça. Ce métier était ma seule occupation et ma seule véritable raison de vivre. Lorsque je rentrais chez moi, il y avait ce vide que cause l'absence d'une famille ou d'amis, je me sentais seul. C'est pourquoi ce métier comptait autant pour moi. J'aurais tout fait pour le garder, tout.

C'était un samedi, le 4 Juin précisément, un jour banal comme les autres que pourtant, je ne pourrais oublier. Ce matin-là je m'étais réveillé à 9h, j'avais pris mon café, je m'étais douché, habillé et j'étais parti au travail, jusque-là rien d'anormal. C'est en rentrant que j'aperçus une voiture de police garée devant chez moi, intrigué je sortis de mon véhicule et allai dans leur direction. C'est à partir de ce moment que tout se passa très vite, j'avais à peine eu le temps de dire bonjour que je me trouvais déjà les deux mains dans le dos menottées, plaqué contre la voiture, prêt à être emmené au poste. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, de quoi m'accusait-on ? C'est alors que je compris, lorsque l'un des policiers prononça la redoutable phrase : « On vous arrête pour le meurtre de Cécile Latour, vous avez le droit de garder le silence, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous ». Cette phrase, cette suite de mots qui, pris indépendamment ne veulent rien dire, mais qui mis les uns derrière les autres s'abattent sur vous si violemment que vous pensez ne plus jamais pouvoir vous relever. Pourtant je connaissais très bien ce sentiment, je le voyais au quotidien sur le visage de mes patients lorsque je leur annonçais qu'ils avaient un cancer, ou qu'il ne leur restait que peu de temps à vivre, ou sur le visage des proches quand, d'un ton solennel, je leur disais que j'avais fait tout mon possible mais qu'il ne s'en était pas sorti. Eh bien aujourd'hui c'était moi le patient, c'était à mon tour de ressentir ça, cette atroce fatalité que l'on doit confronter un jour au l'autre. Ce jour était arrivé pour moi, plus vite que je l'aurais espéré, mais je ne pouvais rien faire, j'étais bloqué, paralysé, hypnotisé par ce prénom, Cécile.

On arriva quelques temps après au commissariat, je ne saurais dire le temps qui s'était écoulé entre mon arrestation et notre arrivée. J'avais perdu tous mes repères, le temps semblait arrêté, suspendu, comme lorsque vous vous réveillez en pleine nuit, ce court moment où vous êtes perdu, où vous ne savez plus où vous êtes. C'était ça, ce sentiment que je ressentais, pourquoi m'avaient-ils arrêté moi, alors que j'ignorais

l'existence même de cette femme ? Qu'allait-il se passer ensuite ? Toutes ces questions plus angoissantes et terrifiantes les unes que les autres, se bouscuaient dans mon esprit à m'en rendre fou.

J'entrai dans une pièce sombre et angoissante, au milieu de laquelle se trouvait une table, une chaise et en guise de lumière une simple lampe de bureau. Je n'étais pas à l'aise, je me sentais à l'étroit entre ces quatre murs, coincé, prisonnier. Pourtant j'avais l'habitude de me trouver enfermé dans une petite pièce, pendant de longues heures lors d'opérations, mais cette fois-ci c'était différent. Je m'assis sur cette unique chaise et aperçus en face de moi un immense miroir qui faisait presque l'intégralité du mur, il y semblait intégré. Évidemment je savais que derrière ce beau miroir se trouvaient des policiers, des inspecteurs ou bien même de simples jeunes venus apprendre le métier. Je savais qu'ils étaient là, derrière, en train de m'observer, m'examiner, me juger. J'étais seul dans cette pièce pourtant je pouvais entendre le vacarme de dehors, bien qu'il n'y avait aucun bruit. Ce miroir n'était pas une simple décoration comme l'on trouve un peu partout, beau et inoffensif, non celui-là était malicieux, sadique et dangereux à la fois.

Au bout d'un certain moment, deux inspecteurs arrivèrent enfin, froids et impassibles. Ils vinrent près de moi, me regardèrent et c'est alors que l'interrogatoire commença. Tout d'abord ils me montrèrent une photo, une femme allongée au sol dans une cuisine, morte. C'était Cécile. Leur première question me marqua et m'intrigua, d'une voix calme et sereine sans aucune hésitation et aucun doute ils me demandèrent : « Pourquoi avez-vous fait cela ? ». Je compris alors qu'avant même d'entrer dans cette pièce j'avais d'ores et déjà été condamné. J'aurais pu m'énerver, faire un scandale, m'exclamer que c'était injuste, mais je décidais de garder mon sang-froid et de rester calme. J'essayais de leur faire comprendre que je ne la connaissais pas, que je ne l'avais jamais vue, mais rien n'y fit, ils ne me croyaient pas. Cela aurait pu durer des heures et des heures lorsqu'un autre inspecteur entra dans la salle. Il s'avança vers les deux autres hommes en leur chuchotant quelque chose à l'oreille et en leur tendant un dossier. L'inspecteur sortit tandis que mes deux agents examinaient mon dossier d'un air arrogant et satisfait. Ils venaient de trouver quelque chose, une preuve pouvant me faire tomber, avouer mes torts, ou mes crimes. Dans ce dossier était écrit noir sur blanc que je connaissais Cécile et que j'avais déjà travaillé avec elle.

Je restais incrédule et déconcerté par cette nouvelle. Depuis le début je soutenais ne pas connaître cette femme et j'en étais certain, mais ce pourrait-il que je me trompais depuis le début ? Je ne supportais plus toutes ces accusations, tout cela était trop pour moi. Pendant que les deux inspecteurs me parlaient, ou me condamnaient, je ne savais plus faire la différence, je m'observais dans ce grand miroir. Face à moi se trouvait une table, une chaise, quatre murs blancs et un homme qui paraissait une cinquantaine d'années alors qu'il en avait seulement trente-cinq. Je me trouvais là, dans cette pièce, perplexe devant mon reflet vieilli, était-ce toute cette histoire qui m'avait tant défiguré ? Cette atroce lumière qui rendait mon teint si pâle ? Ces incriminations avaient-elles creusé ma peau à tel point d'y faire apparaître des rides ? Pour le moment je ne savais pas.

Tout me revint enfin à l'annonce de cette date, le 13 décembre. Cette femme, Cécile, avait été assistante lors d'une de mes opérations. J'avais opéré un homme, d'une

soixantaine d'années environ, de l'appendicite, sûrement une des opérations les plus banales et sans danger qu'il existe. Pourtant cette fois-ci, mon patient ne se réveilla pas, c'est rare mais ça arrive. On établit que cette exception était due à son âge trop élevé pour ce genre de chirurgie. Ce jour-là Cécile remplaçait mon assistante habituelle, c'est pour cela que son visage ne me disait rien, j'avais simplement passé quelques heures à opérer dans la même pièce qu'elle il y a des mois de cela, comment aurais-je pu m'en souvenir ? J'essayais de l'expliquer aux inspecteurs mais ils ne me croyaient décidément pas. Je commençais à perdre mon sang froid, à m'emmêler, à me contredire. Je disais que je ne la connaissais pas mais que je l'avais déjà vu or je ne lui avais jamais parlé, excepté des formules de politesse peut-être. Si ces policiers avaient pu m'arrêter sur le champ ils l'auraient fait depuis longtemps, ils avaient tout, il ne leur manquait plus qu'une seule et unique chose, un mobile. Et celui-ci ne tarda pas à arriver.

Un policier rentra un téléphone à la main et demanda aux deux autres hommes de sortir. ils s'exécutèrent immédiatement. Je me retrouvais donc seul avec cet homme que je ne connaissais pas. face à mon propre reflet. Dans la pièce régnait une ambiance pesante. Il brisa ce silence d'un long et grave soupir, il semblait différent, il semblait se soucier de ma situation contrairement à ses prédécesseurs, il semblait bienveillant. Il me posa des questions légèrement différentes et plus précises que celles d'avant, il me demanda si j'avais parlé à Cécile depuis notre opération ou si je l'avais revue, je niais avec conviction chacune de ses questions. Toutes mes impressions sur sa gentillesse et sa bienveillance s'envolèrent lorsque son soupir se transforma en un petit rire narquois et moqueur, comme si j'avais dit exactement ce qu'il attendait de moi, exactement ce qu'il ne fallait pas. Il alluma le téléphone et me le tendit, sur l'écran était affichée une discussion, une discussion entre Cécile et moi. Il n'y avait pas beaucoup de messages mais un sortait du lot, un de Cécile qui disait : « Je sais ce que tu as fait, c'est mal, tu pourrais être renvoyé pour ça ». C'était la petite chose qui manquait, la goutte d'eau qui fit déborder le vase, l'indice de trop, la preuve qui me condamna.

C'était fini, je ne pouvais rien faire de plus, il ne me restait plus qu'à appeler un avocat et attendre. L'inspecteur sortit satisfait de son travail, en seulement quelques minutes il venait de ruiner ma vie, ma brillante carrière, mes rêves. Je restais là, seul dans cette pièce vide, soudain tout avait disparu, il ne restait plus que moi et ce miroir. Dans ce miroir je me voyais déjà au tribunal, puis en prison et enfin mort. Voilà comment en une journée tous mes projets s'étaient effondrés, il y a seulement 24h je m'imaginais encore vieux au coin du feu dans un sublime chalet perdu dans la montagne. Je m'observais, je me fixais droit dans les yeux, j'essayais de comprendre comment tout cela était arrivé, comment j'aurais pu l'éviter. J'en voulus d'abord à ces inspecteurs de m'avoir arrêté, puis à Cécile d'avoir croisé ma route, mais je compris enfin que cette histoire, ce drame était arrivé par ma faute. Je me détestais, je me haïssais, moi qui avais fait le serment de guérir, aujourd'hui je l'avais transgressé, je l'avais tuée. Ces mains qui autrefois soignaient, aujourd'hui avaient tué. Cette haine m'envahit de la tête au pied, je ne pensais plus, j'avais besoin de sortir cette fureur en moi, alors je cognais, frappais, battais cet homme, cet homme responsable de ma perte. J'étais devenu fou et incontrôlable, j'avais commencé un duel entre mon image et moi-même, et personne aurait pu m'en empêcher. Je me battais contre ce miroir sans relâche, j'y

mettais toute ma force à en avoir les poings en sang, mais quelle importance, à quoi allaient me servir mes mains à présent ? Ce combat ne dura pas longtemps, la douleur et l'épuisement commençaient à me parvenir, peu de temps après je tombais dans les pommes.

J'ouvris les yeux et fus ébloui par une forte lumière. Je n'étais plus au poste, mais je n'étais pas non plus chez moi. Où me trouvais-je ? Je connaissais cet endroit, c'était mon hôpital. J'avais du m'assoupir quelques temps entre deux opérations. Toute cette histoire, toutes ces accusations, tout cela n'était qu'un rêve. Ce n'était qu'un mauvais cauchemar que j'avais inventé de toute pièce. Je me sentais tellement soulagé et libéré, comment aurais-je pu tuer quelqu'un ? Je regardais partout autour de moi dans cette petite chambre blanche immaculée, et partis chercher le dossier laissé sur la table, prêt à retourner travailler. Quelle fut ma surprise lorsque je vis écrit dessus « Patient 103, Monsieur Laurent Beaumont, 55 ans, Psychiatrie ».

Fin.

Fanny A.